

Angoisse

■ La façon de traiter ce concept est typique de la méthode lacanienne des renversements à l'égard des positions de Freud et du discours ordinairement tenu par la philosophie, en particulier depuis le fameux ouvrage de Kierkegaard sur *Le Concept d'Angoisse*. Elle est aussi caractéristique des rééquilibrages permanents que l'auteur fait subir aux structurations de ses thèses fondamentales sur le désir et la jouissance.

Dans ses écrits d'avant-guerre, Lacan avait d'abord référé l'angoisse au « corps morcelé » auquel le sujet est confronté au niveau du stade du miroir ; l'unification du corps entier autour du pénis donne lieu à une angoisse de castration. Mais il réfère aussi l'angoisse à la crainte d'être engouffré par une mère dévorante. Dès lors, ce qui angoisse n'est pas tant d'être séparé de la mère que de ne pouvoir s'en séparer. Il est donc faux de dire que l'angoisse se caractérise par l'absence d'objet et de la distinguer par là de la peur. « L'angoisse n'est pas sans objet » [SXI, 105¹] ; simplement, cet objet ne prend son sens que par La Chose – cette Chose que le sujet ne peut ni dire, ni caractériser, ni envisager sans vertige. Plus profondément que l'angoisse, on trouve une détresse (*Hilflosigkeit*) « où l'homme, dans ce rapport à lui-même qui est sa propre mort – mais au sens où je vous ai appris à la dédoubler – n'a à attendre d'aide de personne » [SVII, 351]. Ainsi, loin d'être l'affect le plus profond, quoiqu'elle nous confronte à quelque chose qui ne se

1. On trouvera une liste des abréviations p. 125-126.

laisse plus dire, l'angoisse est une expression, un signifié imaginaire de cette détresse qui est solitude absolue : « Il y a, dans le symbolisme fondamental, une inflexion vers l'imagé, vers quelque chose qui ressemble au monde ou à la nature, et qui donne l'idée qu'il y a là de l'archétypique » [SII, 246]. Elle ne paraît devenir un affect que lorsqu'elle « joue le rôle d'un signal occasionnel » [SVII, 172]. Elle se présente encore, à l'adresse de l'autre comme une demande d'aide ; elle est une couverture [SVII, 351] ; elle participe de cette course à l'objet par laquelle je refuse de voir ma détresse abyssale, qui ne demande plus d'aide parce qu'elle sait qu'il n'y en a pas. La castration n'est donc pas ce qui déclenche l'angoisse ; elle sauverait bien plutôt le sujet de l'angoisse, en dépit des apparences ; de même, la phobie est-elle le destin presque inévitable de l'angoisse, qu'elle permet de dissimuler ; car mieux vaut encore une phobie que l'angoisse.

■ ■ On reconnaît, dans ce mécanisme, celui du désir lui-même, qui n'a pas d'objet ultime, mais feint néanmoins de s'en donner, inlassablement. La crainte, la phobie sont des leurres de l'angoisse, laquelle occupe un poste-frontière, situé juste avant la reconnaissance que le sujet n'a de place nulle part. L'angoisse annonce encore l'*Hilflosigkeit* comme un danger ; c'est là qu'elle se révèle encore trop courte. Même si elle ne ment pas, à la différence des autres sentiments, elle alerte l'autre, se raccroche à lui, parce qu'elle croit peut-être encore pouvoir attribuer à cet autre son propre surgissement [SVIII, 427] ; elle apparaît dans le sujet quand celui-ci ne sait pas de quel désir il est l'objet de

la part de l'Autre. Lacan est allé si loin dans cette direction paradoxale d'une angoisse envisagée comme ultime communication, dernier rempart de la communication, qu'il pose la question de savoir si, « entre le sujet et l'Autre, l'angoisse ne [serait] pas le mode de communication si absolu qu'à vrai dire on peut se demander si l'angoisse n'est pas au sujet et à l'Autre ce qui est à proprement parler commun » [*L'Angoisse*, 1, 127]. C'est l'angoisse qui, comme lien à l'Autre, cette autorité absolue, effectuerait, d'un homme à un autre, la commensurabilité nécessaire à leur communication.

Voir *La Chose, corps morcelé, désir, Imaginaire, jouissance, mort, objet, signe, Symbolique, tyché (chance)*.

Barre

■ Cette notion mathématique est inséparablement un vocable et le symbole d'une opération dont la fonction va évoluer tout au cours de l'œuvre. Partant du terrain linguistique où elle est la ligne de séparation qui, dans la linguistique saussurienne, sépare le signifié du signifiant à l'intérieur du rapport qu'est le signe, la barre va prendre un sens algébrique plus marqué qui figure toutes sortes d'éclatements et de séparations qui affectent principalement le sujet. On voit clairement ce passage en SXI, 277 (2^e partie).

■ ■ Anagramme du mot ARBRE, BARRE montre assez que le fameux exemple pris par Saussure, pour expliquer le

fonctionnement du signe, n'est pas fortuit, et que le mot *arbre* est pris dans les plis du symbole qu'est fondamentalement le signe, au moment même où l'auteur du *Cours de linguistique générale* s'apprête – ô ironie – à opposer l'arbitraire du signe à la motivation du symbole. Le signe est un symbole qui s'ignore et c'est comme symbole que la barre sera retenue, dans le sillage de Heidegger, qui avait « barré » le mot *das Sein* [être] en 1956, dans son *Zur Seinsfrage*. Lacan posera volontiers le sujet S comme un \$, un sujet barré : le sujet est divisé par la barre du langage. De la même façon que le signifiant se pose comme valant pour le signifié qu'il remplace, S sera très vite le signifiant qui pose \$, le sujet divisé, autrement dit, le sujet tout court. Loin d'être le support qui donnerait ultimement sens aux signifiants, « c'est en tant que le sujet se situe et se constitue par rapport au signifiant que se produit en lui cette rupture, cette division, cette ambivalence, au niveau de laquelle se place la tension du désir » [SVII, 366]. Quoique les signifiants structurent profondément le sujet, celui-ci paraîtra, en raison de cette barre, « se réaliser toujours ailleurs », sa vérité lui étant « toujours voilée par quelque partie » [SII, 245]. Le sujet n'est pas seul à être barré par le langage ; l'autre l'est aussi en tant qu'il est castré, incomplet, habité par le manque, par opposition à l'Autre complet, consistant, sans castration, sans barre, qui existe dans l'imaginaire du sujet, sans jouir toutefois de l'existence empirique. La barre indique donc l'impossibilité, pour l'autre, de jouer le jeu de la domination absolue dans lequel le sujet aurait tendance à vouloir l'enfermer. Ce point est particulièrement clair lorsque Lacan veut exprimer que

l'éternel féminin n'existe pas : la femme est essentiellement un rôle symbolique ; elle n'a pas, comme telle, d'existence.
Voir *Désir, sexe, Imaginaire, signe, sujet, Symbolique*.

Béance - Déhiscence

■ La béance est l'une des multiples façons par lesquelles Lacan énonce le vide. Le terme présente, inséparablement, l'avantage et l'ambiguïté de désigner un vaste trou ou une ouverture – conformément à l'usage qu'en faisaient les phénoménologues comme Sartre et surtout Merleau-Ponty –, et de garder une relation au langage, car le médecin qu'était Lacan savait, en l'utilisant, qu'il désignait par là aussi l'ouverture du larynx. Toutefois, si le mot est parti d'une connotation psychiatrique, il désigne fondamentalement, dès les premiers séminaires, la rupture fondamentale de l'homme et de la nature. « Le rapport imaginaire est, chez l'homme, dévié, en tant que là se produit la béance par où se présente la mort » [SII, 245].

■ ■ Cette béance entre l'homme et la nature est évidente au stade du miroir : « Il faut supposer, chez [l'homme] une certaine béance biologique, celle que j'essaie de définir quand je parle du stade du miroir. La captation totale du désir, de l'attention, suppose déjà le manque. Le manque est déjà là quand je parle du désir du sujet humain par rapport à son image, de cette relation imaginaire extrêmement générale qu'on appelle le narcissisme. [...] L'être humain a un rapport spécial avec l'image qui est la

sienne – rapport de béance, de tension aliénante. C'est là que s'insère la possibilité de l'ordre, de la présence et de l'absence, c'est-à-dire de l'ordre symbolique » [SII, 371]. La béance, c'est le manque affirmé par le signifiant. Dans les *Écrits* [p. 392], Lacan note que, « dans l'ordre symbolique, les vides sont aussi signifiants que les pleins ; il semble bien, à entendre Freud aujourd'hui, que ce soit la béance d'un vide qui constitue le premier pas de son mouvement dialectique ».

La fonction de l'imaginaire ne consiste pas à constater la béance, mais à la remplir, à la « boucher » [SXI, 301], en couvrant la division du sujet d'un sens imaginaire d'unité et de complétude. Anticipant sa fameuse formule « il n'y a pas de rapport sexuel » et la rendant possible, Lacan parle, dès le livre IV du *Séminaire*, de la béance qui reste ouverte entre l'homme et la femme : « C'est en cela que l'on ne peut pas dire que tout soit assuré de la position relative des sexes et de la béance qui reste de l'intégration de ces rapports » [SIV, 408 ; *id.*, 374].

■■■ À vrai dire, c'est toute relation du sujet à l'autre qui met en jeu le processus de la béance, dans la mesure où c'est l'éclatement du sujet et le caractère irréductible de sa scission qui est la béance même. « C'est en ce point de manque que le sujet a à se reconnaître » [SXI, 301]. On notera que, de façon très proche de Hume et de Bentham, quoiqu'il tente de saisir ce point, de préférence, chez Kant, Lacan repère non seulement que l'unité du moi est fictive, mais que la cause l'est aussi en raison de l'inexplicable béance qui se creuse entre la cause et l'effet [SXI, 29].

Lacan utilise aussi, comme Merleau-Ponty d'ailleurs, le terme de « déhiscence » en un sens pratiquement synonyme de celui de « béance ». La déhiscence est un terme botanique qui désigne la délivrance des semences lorsque la fleur est parvenue à maturité : il y a « une déhiscence vitale constitutive de l'homme » [*Écrits*, 116]. Cette fente est aussi la division entre culture et nature, qui signifie que la relation de l'homme à celle-ci « est altérée par une certaine déhiscence de l'organisme en son sein, une Discorde primordiale » [*Écrits*, 96].

Voir *Barre, sexe, signe, signifiant, sujet, Symbolique, trou*.

La Chose, *das Ding*

■ Le terme est particulièrement dominant dans le livre VII du *Séminaire* où deux chapitres lui sont entièrement consacrés sous le terme allemand *das Ding* qui, par son caractère syntagmatique, en exprime la neutralité et, pour ainsi dire, la complète imperméabilité aux actes psychiques qui s'organisent autour de La Chose. On pourrait dire de *das Ding* qu'il ou qu'elle est l'objet qui « aimante » le désir, si le terme d'*objet* n'était aussi inadéquat en l'occurrence. Tout objet de désir est, par quelque côté, un leurre : on ne fait que s'imaginer que l'on désire tel ou tel objet, tel ou tel autre. En réalité, le désir, à travers les objets dont il paraît en quête, ne cherche jamais que *das Ding*, dont il n'a ni n'aura jamais aucune représentation, qui n'est pas un

but, puisqu'il ne sera jamais atteint, mais autour duquel tout ne cesse de tourner.

■ ■ Lacan, lorsqu'il traite de ce sujet, se réfère explicitement, chez Freud, à la distinction des *Wortvorstellungen* [représentations de mot] et des *Sachvorstellungen* [représentations de chose] que l'on trouve dans l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*. Chez l'un comme chez l'autre de ces deux auteurs, il n'y a pas de représentation de *das Ding*. Mais le déplacement de Lacan par rapport à Freud est évident, en ce que les *Wortvorstellungen* sont, en quelque sorte indépassables ; il n'y a jamais d'accès originaire à quoi que ce soit, si ce n'est illusoirement, car la structuration symbolique, encore qu'elle ne soit pas reconnue spontanément par le sujet, est toujours la plus profonde.

■ ■ ■ Le schème copernicien dont Lacan se sert pour mettre en scène la gravitation des *Vorstellungen* autour de *das Ding* provient évidemment d'une lecture de Kant : la Chose lacanienne n'est pas plus connaissable ni plus directement symbolisable que la « chose en soi ». Cette « chose » a connu des résurgences à travers le courant phénoménologique illustré par Heidegger, Sartre et Merleau-Ponty ; il est possible que Lacan y ait puisé plus directement l'idée de *das Ding*. L'influence de la philosophie de Schopenhauer, dans laquelle le « vouloir-vivre » aveugle donne lieu, par sa poussée, à toutes sortes de leurres représentatifs, ne saurait non plus être sous-estimée, d'autant que l'œuvre d'art est le moment privilégié d'un contrôle fictif ou imaginaire que l'on s'assure ponctuellement sur le « vouloir-vivre » par les belles représentations. La conception lacanienne de la subli-